

## **Papillome ou Tubuca, des tricots uniques du ça ?**

Luminitza Claudepierre Tigirlas

Volume 20, numéro 2, automne 2011

La langue vivante de la clinique psychanalytique II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007608ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007608ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Claudepierre Tigirlas, L. (2011). *Papillome ou Tubuca, des tricots uniques du ça ?* *Filigrane*, 20(2), 9–22. <https://doi.org/10.7202/1007608ar>

Résumé de l'article

Quelques créations-interprétations de deux cures ouvrent à la problématique d'un certain truchement des jaillissements translinguistiques via un trait qui signe le retour des traumatismes refoulés. De quelle manière les traces incestueuses de l'Idéal du moi, rendent-elles perméables les frontières linguistiques pour telle femme qui demande en rêve une boisson inédite que son inconscient nomme Tubuca ? Ou pour tel homme qui retrouve son souffle à travers l'analyse de son lapsus Papillome ? Les formations de l'inconscient de ces deux analysants dévoilent leur rapport au trait unaire prélevé sur la langue. Ce trait identificatoire est la seule commémoration qui reste de la conjonction entre la langue maternelle et l'inconscient où le signifiant ne demande qu'à venir contaminer le savoir insu avec lequel se débat le sujet... Les vocables de l'Autre qui donnent consistance à l'aire des sensations pulsionnelles de l'infans retrouvent leur sonorité dans le transfert. La coupure subjective, que l'acte analytique introduit dans la jouissance de la lalangue, atteint la lutte à mort du signifiant et dénoue la perspective d'assimiler l'Idéal du moi à un trait de fiction.



## *Papillome* ou *Tubuca*, des tricots uniques du ça ?

Luminitza Claudepierre Tigirlas

Quelques créations-interprétations de deux cures ouvrent à la problématique d'un certain truchement des jaillissements translinguistiques via un trait qui signe le retour des traumatismes refoulés. De quelle manière les traces incestueuses de l'Idéal du moi, rendent-elles perméables les frontières linguistiques pour telle femme qui demande en rêve une boisson inédite que son inconscient nomme *Tubuca*? Ou pour tel homme qui retrouve son souffle à travers l'analyse de son lapsus *Papillome*? Les formations de l'inconscient de ces deux analysants dévoilent leur rapport au trait unaire prélevé sur la langue. Ce trait identificatoire est la seule commémoration qui reste de la conjonction entre la langue maternelle et l'inconscient où le signifiant ne demande qu'à venir contaminer le savoir insu avec lequel se débat le sujet... Les vocables de l'Autre qui donnent consistance à l'aire des sensations pulsionnelles de l'*infans* retrouvent leur sonorité dans le transfert. La coupure subjective, que l'acte analytique introduit dans la jouissance de la *lalangue*, atteint la lutte à mort du signifiant et dénoue la perspective d'assimiler l'Idéal du moi à un trait de fiction.

*au souffle de ma mère  
qui avait le goût du bien-dire*

Telle que je l'appréhende de mon exil, la Bucovina de Paul Celan, m'apparaît encore plus proche de ma Moldova, dans la succulence de leurs polyphonies linguistiques, à tel point que j'ai pris goût à me présenter aux étrangers comme venant d'un pays voisin du lieu de naissance du poète. Outre l'aire géopolitique et lexicologique commune, je retrouve un intime « chez moi » dans ses vers, dont ceux-ci :

... le pays-des-trois-ans de ta mère, c'était lui,/c'est lui,/il émigre partout,  
comme la langue,/rejette-la, rejette-la,/et tu l'auras de nouveau... (Celan,  
2002, 143).

Ai-je rejeté mon Roumain avec son inconscient maternel depuis que j'ai adopté le Français comme langue principale? Je n'étais pas sans l'avoir déjà trahi. Selon la légende familiale, à peine sortie du babil, j'aurais exprimé le souhait qu'on me donnât du « Russe » pour mon goûter. Avant d'être dans la parole, j'ai dû entendre mon père en train d'inciter ma mère au « Russe ». C'était quelque chose entre eux, un mystérieux échange de paroles en Russe. Confondus à l'amour, les sons secrets de cette autre langue m'apparaissaient fantasmatiquement comme des mets défendus. Je n'ai fait qu'ingurgiter goulûment ces sons familiers depuis ma tendre enfance avec la hâte de découvrir l'étrangeté du cache-cache de mes parents. Je ne soulève ici que la première couche sensuelle de ma relation archaïque à la langue Russe. Cette appétence s'est heurtée par la suite aux nœuds et déchirures entre mon Roumain d'origine et mon Russe tant convoité.

Hors de toute empreinte parentale, le Français venu en troisième, m'a fait don d'une blessure narcissique. Elle marque le Réel me rappelant que le partage d'aucune langue n'absout de la déréliction. Une telle solitude s'insinue comme un autre nom de la mort en deçà des effets poétiques :

Même ma langue maternelle/Aux sons lactés – je m'en défie/Il m'est indifférent en quelle/Langue être incomprise et de qui ! (Tsvetaïéva, 1999, 197)

Néanmoins, je dois à l'attrait pour la singularité d'un dire autre, sous-jacent aux mots, de m'avoir conduite vers ce qui s'authentifie en s'éclairant du discours d'un sujet en psychanalyse. Mon désir d'analyste a puisé dans des avancées de Freud comme celle-ci :

... on n'a pas encore assez apprécié ce caractère peut-être général de l'hallucination d'être le retour d'un événement oublié des toutes premières années, de quelque chose que l'enfant a vu ou entendu à une époque ou il savait à peine parler. C'est ce qui s'impose maintenant à la conscience, mais probablement de façon déformée et déplacée par l'effet des forces qui s'opposent à un tel retour. (Freud, 1992, 279)

Ce désir s'est aussi abreuvé de ce qui de ma demande à savourer du « Russe », dans sa dimension identificatoire symbolique, a pu se donner à revivre hallucinatoirement dans ma propre analyse menée, je dirais, formellement en français, mais travaillant à partir de la « plurilingue » constitutive de mon inconscient. Tout me conduisait vers une telle forme de détour dans

un « chez moi » nommée *lalangue*. Cela pouvait-il être autrement depuis que l'élaboration de Lacan envisage l'inconscient :

d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui la parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. (Lacan, 1975, 187)

En apparence disgracié, rejeté, délaissé, mon Roumain d'héritage ne cesse de refaire surface par tous les moyens. Toujours présent en filigrane, il soutient aujourd'hui mon interrogation autour de quelques éléments de création — interprétation de la cure d'un homme qui avait choisi de venir me voir à Paris parce que, disait-il, « nous partageons la même langue maternelle » et celle d'une jeune analysante, née en France de mère d'origine Roumaine et de père Tunisien. Cette dernière ne voulait rien savoir de mon lien avec la langue de sa mère dont elle connaissait des bribes et vers laquelle mon prénom aurait pu l'orienter. Quant à l'homme polyglotte, il avait précisé d'entrée de jeu qu'il estimait important pour son parcours analytique de se jeter dans les eaux neutres du Français. Le besoin de savoir par ailleurs que son analyste avait baigné initialement dans son Roumain natal prenait allure de bouée de sauvetage dans un fantasme de noyade imminente.

Le déploiement de ces cures dont j'ai modifié les éléments pour préserver l'anonymat des personnes engagées a révélé d'inattendues stratifications désirantes dans la nécessité vitale pour chacun des deux analysants de s'éloigner de leur langue maternelle. Elle resurgira dans leur travail analytique à travers des formations de l'inconscient et ces irrptions participeront aux réaménagements psychiques du côté d'une assomption subjective.

### 1. D'une femme *Tubuca*

La détresse, ayant poussé celle que j'appellerai Séraphine vers l'analyse, l'insurgeait contre son rapport lancinant à la nourriture. Ce travail tenait pour elle à vingt-neuf ans de sa survie et il nous a été dur de nous tenir hors des enjeux formels de sa jouissance, de rester là où par un rêve passera le dénouement de ce qui l'emmurait subjectivement par la relation langue-mère.

Dans son rêve, Séraphine se voyait sur un plateau de montagne pour un concours de nombrils. Un jury se trouve au pied du pic. Les hommes qui composent le dit-jury regardent avec des longues-vues les parties découvertes des participantes. Une sorte de carafe parlante propose à la jeune femme d'absorber quelque chose pour que l'arrondi du ventre mette son nombril bien

en évidence. La rêveuse allait s'y prêter et demanda à boire de la Tubuca. La réponse est sans appel : « on n'en fait plus ! ». Cela coupe le rêve.

L'équivoque du mot « plateau » est saisie illico par l'analysante, qu'elle associe à un plateau bordé de mets et elle y est présentée afin d'être croquée. Le nom de la boisson devient le signifiant que son inconscient a créé et Séraphine (*sera fine*) erre autour de ce « Tubuca » mystérieux afin de le déchiffrer. Elle le répète, le chantonne, en fait des syllabes « tu-bu-ca » et associe d'abord le « tu » au pronom personnel deuxième personne qui rapidement lui apparaît lié avec BUCarest, la ville natale de sa mère.

Ensuite le « tu » lui semble provenir de Tunis, la ville de naissance de son père et les syllabes « bu-ca » ne cessent de faire corps avec le « reste » du mot-nom Bucarest comme signifiant de la mère. L'analysante ne se sent pas satisfaite, elle continue à explorer avec fébrilité autour de son « bu-ca ». Elle craint ne pas savoir pourquoi une telle « créature » langagière comme « buca » lui est familière et écœurante par-dessus tout. Cela lui rappelle quelque chose..., peut-être en lien avec un plat de chez sa mère... Elle s'écrie d'une voix vacillante « Un plat de chez elle, qui n'est pas de chez moi, je ne suis ni Tunisienne ni Roumaine – ni musulmane ni orthodoxe –, je ne parle ni l'arabe, ni le roumain... que me reste-t-il ? Un beau nombril ? »

À ce moment, il me vient d'introduire la scansion suivante : « Le reste est postérieur. »

L'équivoque du mot « postérieur » s'avérera opérante. Dans la séance suivante — nouvelle tentative de déguster du même « buca », fragment de miction sonore si étrange pour elle. Sauf que là, Séraphine annonce un changement de registre en affirmant : « j'ai déjà entendu un mot pareil... ». Par sa valeur d'interprétation, l'équivoque a rencontré l'inconscient de l'analysante et lui a permis le choix du « derrière » parmi les connotations possibles. Il a coupé la chaîne des signifiants et cette fois l'image du nombril du rêve est décrite comme subversive ayant à dissimuler le postérieur — cul. Des précisions se sont suivies en avalanche : «... « buca » venait de lui, du jeune frère de ma mère qui en avait la pleine bouche, il me tripotait partout... il voulait que je lui donne... ». L'analysante pleure furieusement :... « que voulait-il que je lui donne?... je crois qu'il disait que je n'avais pas encore de seins et qu'il voulait manger ma fesse, il répétait « buca, buca, » il mordait mes fesses... et, et... il s'y introduisait ! Après... après il me faisait manger quelque chose que je vomissais dès que je revoyais ma mère. »

« Tubuca » avec son effet ou valeur de nomination est ainsi traduit dans le travail analytique par « tu n'es qu'une fesse », partie érotisée du corps à

laquelle était réduite la fillette par son abuseur. « On n'en fait plus (de la *Tubuca* – n.a.) », ce dire du rêve marquait une fin et indiquait sa trace dans la jouissance actuelle de l'analysante. Par le symptôme « manger-vomir », elle ne faisait que répéter, répéter à en mourir, sa réduction à une partie du corps qui grossissant pouvait devenir appétissante, ce qu'elle ne pouvait que s'inter-dire (se le dire dans l'entre-deux langues). Le rythme féroce de remplissage-vidage de sa chair a pu être rompu par un travail analytique autour de la création des bords pour les marées de l'informe (Bataille, 1970, 217).

Se retrouvant allongée hors de mon regard, Séraphine m'apprit aussitôt que pour arriver à me parler dans cette position, elle avait dû se ressaisir d'un jeu de son adolescence. Sans bouger, elle imaginait devant ses yeux une tranche d'un aliment indéfinissable, un millefeuille de surcroît, qu'elle éloignait de son champ de vision aussitôt que sa bouche esquissait un mouvement d'ouverture. Figurait-elle ainsi une mise en extériorité de l'intime en même temps que sa conjonction avec la Chose? Dans une telle découpe fantasmatique de l'informe et l'incessant va-vient-hallucinatoire du désir, que peut-on entrevoir à part l'extériorité radicale de l'objet perdu pour la jouissance?

L'*extime* dont elle se jouait avec le regard faisait retour par la bouche. D'une séance à une autre, Séraphine mordait dans des pans langagiers pleins d'éloquence pour décrire ses débauches alimentaires. De tels passages apaisants par la culpabilité ont toujours alterné chez elle avec un remarquable travail intellectuel. À l'instar de sa mère, chercheuse notoire, elle a soutenu avec félicitations une thèse en littérature comparée. Avaler de la nourriture s'avèrera un symptôme sustenté d'une sorte d'insatiabilité des mots. Des mots qu'elle attendait de sa mère pour lui reconnaître le mérite d'être tout aussi brillante qu'elle-même. Le trait de boulimie nerveuse par lequel elle s'identifie à cette mère « mangeuse de livres » risque de la tuer par la teinte mélancolique de ce qui se présente chez elle comme « Idéalophagie » (Nassikas, 1989, 186).

Il m'a semblé qu'un tel effet d'un conflit psychique ne pouvait donner accès à la relation analytique que par un positionnement au plus impersonnel de l'analyste. Ma familiarité avec la première langue de la mère de Séraphine n'avait pas lieu d'être introduite officiellement entre nous. Le déroulement de la cure l'avait située néanmoins aux sources du liant transférentiel constitué des traces sensorielles ponctuées par *lalangue* dans l'inconscient.

L'interprétation « le reste est postérieur » n'a fait que s'inspirer d'un ailleurs de mon écoute. Une sorte de reflux partiel dans mon propre magma

des sons maternels m'a conduite, par des égouts, dirais-je, à la « buca » – façon populaire de nommer une fesse en Roumain dont la langue littéraire utilise pour cette partie du corps le même mot que le Français. L'idée d'un ultérieur de subjectivité à advenir s'inscrivait dans l'équivoque avec l'incidence de la perte contenue dans le mot « reste ». S'excluant avec véhémence de la série des signifiants de l'Autre, série dans laquelle elle ne se reconnaît pas en tant que Roumaine, pas plus que Tunisienne, orthodoxe ou musulmane, ni comme locutrice d'aucune des deux langues d'origine de ses parents, l'analysante peine à se compter dans une lignée intergénérationnelle, elle se vit comme « reste » insignifiant, déchu d'une conjonction improbable. Après sa naissance, le couple parental n'avait pas duré et Séraphine ne faisait qu'apercevoir son père sporadiquement presque chaque fois à côté d'une autre femme.

La problématique de cette analysante nous ramène à interroger la force constituante de l'erreur de compte probablement infiltrée déjà avec le jugement d'existence et qui palpite du côté de la répétition. Les variations de sa jouissance me paraissent tout de même subtilement enracinées dans l'identification partielle par un *trait unique* (Freud, 1921, 45), trait que Lacan renforce du nom d'« unaire originel » avec la précision suivante :

... comme tel cet unaire est étroitement accolé et coextensif à la structure même du sujet en tant qu'il est pensé comme répétant au sens freudien.  
(Lacan, 1962, 163)

Radicalement unique par ce qu'il exprime dans chaque nouveau retour dont la répétition scande l'histoire de celui qui parle, le trait unaire, insiste de ce fait, me semble-t-il, à prendre acte de la contingence qui se jouerait en fin de compte dans l'identification symbolique du sujet. Autrement dit, le trait apparu sur la scène du rêve et dans lequel le sujet s'identifie est absolument contingent puisqu'il ne peut qu'être lié à l'histoire des parents, écrivant leur rencontre et leur séparation, et en même temps fixant quelque chose d'une expérience inaugurale de jouissance. Dans la formation de l'inconscient, « tubuca », Séraphine met côte à côte un trait du père (TU) et un trait de la mère (BUCA) et ce trait unaire composite tenterait de recomposer le UN de son origine. Ce n'est qu'ensuite que ces traits s'accolent avec le savoir refoulé et que, via l'interprétation, le fait d'avoir été l'objet de la jouissance de l'oncle revient avec le BUCA. Demandée comme une boisson, « Tubuca » n'est pas sans évoquer l'homophonique « tu bus » qui laisserait entendre la

jouissance refoulée que la rêveuse aurait prise dans la « consommation ». Il faut souligner qu'en roumain BUCA entretient l'équivoque avec la racine latine « bocca », la bouche par sa présence dans la famille de mots : *îm (buca)* – croquer, *îm(buca)tura* – bouchée, vocables qui sustentent la répétition symptomatique de la scène du trauma.

Une autre situation clinique me permettra de tenter un développement autour de ce lien de contingence que j'accorderais au trait unaire, aussi ravauteur que cela puisse paraître. Pour m'y aventurer j'aurai besoin d'indiquer une autre des caractéristiques essentielles du trait unaire, celle :

... de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi. (Lacan, 1966, 808)

Nous apercevons cette marque invisible de paroles de l'Autre se révélant à travers les manifestations de l'inconscient d'un analysant qui ne se voit pas faire lien avec les abîmes intergénérationnelles de sa famille autrement que par des mises en pause presque extatiques de sa respiration.

## 2. D'un homme *Papillome*

Par son refus de me parler de lui en Roumain, cet homme de quarante-deux ans se plaça d'emblée du côté d'une impossibilité, d'après son expression, de « se mettre à poil » sur les aires de la langue première qu'il a entendue de la bouche de sa mère. S'expliquant ainsi, il évoqua la pudeur. Et il a fallu que ce dernier mot s'infiltra dans mon écoute rêvante par son équivalent roumain – « *pudoare* » dont une partie criait « *doare* », c'est-à-dire douloureux pour que j'accepte sa demande. Son choix de passer par une langue étrangère, qu'il parla en deuxième dès la maternelle lorsque sa famille s'était réfugiée en France, m'est apparu ainsi comme un semblant d'artifice demandant interprétation. Son parler sans accent dénote une intimité sans faille avec ce qu'il décrit comme un flot d'étrangeté qui l'avait submergé autour de quatre ans dans ses premières expériences de vie française.

S'étant présenté au téléphone comme Théo X., il me dira par la suite que ses parents ne se sont pas trop cassé la tête pour le prénommer Théodorin, ils n'ont fait qu'unir les prénoms de sa mère –Théodora) et de son père Dorin, dont le prénom n'était autre que la version masculine du prénom de sa propre mère Dorina. L'analysant lui-même ne se sentait qu'égaré dans le tourbillon d'une telle double inversion dans la transmission intergénérationnelle.



Il se rend compte qu'il n'oserait jamais raccourcir son prénom, dire simplement « je suis Théo », lorsqu'il est amené à se présenter à quelqu'un devant ses parents. Il lie cela à sa peur de frustrer l'un ou l'autre, surtout son père dont le prénom serait amputé dans ce cas.

Lors des entretiens préliminaires, il s'annonce comme souffrant d'un malaise qu'il appelle de la pseudo-apnée puisque les médecins ne l'ont pas vraiment diagnostiqué comme apnéique. Cependant, une sensation aiguë de manque d'air l'éveille continuellement la nuit et il lui arrive de se traîner des journées entières sous un voile alourdi de somnolence. Au fil des séances, il me fait part d'un cauchemar le poursuivant depuis son jeune âge. Dans ces moments angoissants, le sujet se voit chuter dans un puits avec des passages vers d'autres creux un peu suintants mais sans pour autant qu'ils contiennent de l'eau.

Errant et butant sur des mots qui lui coupent assez souvent le souffle, l'analysant vient à associer le labyrinthe souterrain du cauchemar à sa curiosité précoce pour l'indescriptible du sexe féminin. La forme de vases communicants s'apparente, dans son interprétation à un conduit excitant par ses courbes et qui ferait lien de sa mère, spécialiste du Grec, vers ses trois sœurs entre lesquelles il a grandi et dont l'attrait l'a rendu désespérément perdu face aux femmes.

Ses associations le dirigent imaginativement vers l'atelier du père, là où le garçon enflammé par l'ambiance sensuelle de la maison tendait à se réfugier et il ne doute que ce soit un endroit guère apaisant. Auteur de peinture sur soie, son père opérait avec de la cire, qu'il faisait chauffer au bain-marie et qu'il étalait le long des traits esquissés préalablement. À sa façon, ce bel homme initiait son fils à l'art. Il se plaisait surtout à lui montrer ce qu'il nommait les « parties vierges » du tableau, celles qui attendaient dociles d'être inondées de couleur.

Le détour de manière presque hallucinatoire par les « vapeurs » du métier du père et ses explications ouvre la voi(x)e de l'analysant qui se décide en ce moment de la cure à dévoiler ses pratiques quotidiennes qui consistent à s'isoler rituellement, soir après soir, pour se masturber en fumant du cannabis. L'ennui est que ces séances de plaisir solitaire lui suffisent comme activité sexuelle et cela n'est pas sans faire fantasmer sa femme autour d'une autre qui le satisferait ailleurs. Il rectifie l'ordre de ses actions situant la fumée comme prétexte initial de détente à laquelle est venue s'ajouter l'activité masturbatoire. « C'est un geste presque frénétique qui contraste avec l'apaisement que je recherche dans mon explication raisonnable », constate-t-il.

Quelle est la place pour un tel scénario dans son économie psychique? Parlant, il en vient aux nuits où des angoisses l'assaillent : une présence, une ombre s'approche du lit et se penche au-dessus du dormeur. Après un fort silence, l'analysant baragouine qu'il lui semble avoir vu pour de vrai une telle apparition. « Ça doit être très, très ancien, une ombre pareille bougeait au-dessus de ma mère. Le mouvement de cette ombre se posait sur elle, elle restait agrippée à son corps, puis elle revenait en état de lévitation et c'était comme un... « *papi*... un « *papillome* »... que dis-je? » Comme éveillé par l'étrangeté du mot, il se corrige d'un trait : « papillon », je voulais dire « papillon » bien sûr.

La piste interprétative que je lui propose part de la création de son inconscient à l'inverse pour interroger un autre registre, c'est-à-dire : « homme... pas... pion »?

L'analysant revient à la séance suivante sur sa sensation de menace nocturne. Cette fois-ci elle s'aggrave à une sorte d'enveloppement mortel et ramène sur la scène le souvenir du grand-père paternel décédé lors de l'installation précipitée de la famille en France. Muré dans un « pas de retour possible », le père de l'analysant, fils unique, avait pris une décision assez rare à l'époque de faire incinérer son père et de faire parvenir ses cendres par avion dans le pays d'accueil. Un moment où ils étaient restés seuls entre enfants, la sœur aînée a recouru à un mélange de français-anglais, ses nouvelles langues en cours d'apprentissage en désignant de « *papi home* » l'urne funéraire gardée dans la chambre des parents. Le petit garçon qui venait juste de savoir ce que voulait dire « papa » en français se sentit embrouillé. Il a cru que le syntagme « *papi home* » de sa soeur indiquait la maison dernière de leur père, signalant en fait la mort de leur propre père.

Il est demeuré coincé quarante ans dans cette confusion inconsciente sur la mort que des langues différentes ont introduite dans son esprit. Une méprise qui a plané toujours dans son espace psychique s'exprimant par le symptôme pseudo apnéique ou étant mis en scène dans ses séances d'auto-érotisme assorties (ou camouflées?) par la fumée de l'herbe dont il préfère l'appellation féminisante de marijuana.

Le travail analytique lui a permis de reconnaître dans le fourvoiement des expressions de son angoisse le souhait fantasmatique que son père soit dans l'urne mortuaire et que lui, le petit garçon, soit l'homme important (*pas pion*) qui papillonnerait le corps de la mère. La figuration de ce désir inconscient se devait d'être obtenue aux prix de ses interminables chutes de respiration. Le signifiant « apnéique » de cette séquence punitive ne pouvait qu'être

précédé par un dédoublement de satisfaction dans ce qu'elle est représentée par l'onanisme et le joint. Il lui paraissait comme impérieux de vérifier d'une main le dit « *papillome* » – le mamelon maternel de son plaisir perdu qu'il situe de manière hallucinatoire au bout de son pénis. Cela ne peut se faire sans que l'autre main tendue à la bouche le fasse infiltrer insidieusement par des vagues de fumée et le gonfler jusqu'à lui donner une certaine consistance. La répétition de cette phase du circuit pulsionnel traduirait la forme réflexive du désir de se faire pénétrer du sentiment de danger et d'une même lancée se faire happer par le père.

Situant l'appropriation d'un projet identificatoire dans une temporalité, Piera Aulagnier le pose comme préalable au fait que le sujet devra assumer un savoir sur sa mort. Selon elle :

Castration et identification sont les deux faces d'une même unité, une fois le Je advenu, l'angoisse resurgira chaque fois que les repères identificatoires risquent de vaciller. (Aulagnier, 1975, 199)

Dans la suite de la trajectoire interprétative de son fantasme, l'analysant s'était saisi d'un signifiant nouveau : « couche ». Il l'entendait comme une injonction venant de la bouche de son analyste dans un rêve transférentiel. Il le vivait comme un doux rapprochement entre nous, plus subtil, disait-il, que de coucher ensemble, mais tout de même il a rêvé que j'avais prononcé « couche » à son intention et il s'obstinait à en résoudre l'énigme. Rien de ce qu'il proposait comme interprétation ne le satisfaisait pleinement. Sa scène psychique a subi le déroulement des maintes associations autour de pulsions « psychosexualisées » (Rolland, 2006, 77), telles que : couche mouillée ; couche ton bébé – arrête de bander ; couche-toi sur une autre oreille – n'y rêve même pas... En ce temps, l'analysant disait avoir mal au dos à supporter la position allongée dans laquelle il se tenait deux fois par semaine depuis plus de deux ans.

« Ce n'est pas la colonne... », lui ai dis-je fermement.

Mon intervention a eu comme effet de brider sa jouissance. La scansion le plongea dans un silence paisible qu'il allait rompre précipitamment d'un « oui » radieux : « Oui, c'est la « colonne ! « La colonne infinie » que vous avez accrochée au mur entre nous, juste dans l'espace entre le divan et votre fauteuil ! C'est ça, dans mon rêve, j'ai dû vous entendre me dire : Brancousi... »

(Je précise que l'analysant prononça le nom du grand artiste en Roumain, dont la transcription phonétique pour une oreille étrangère serait : Brancou(ch)i.

« Et moi, poursuivit-il, je n'en ai tirée que « *ma... couch(e)* » de la fin. Ah, vous allez me dire que j'ai suivi une trace de mon désir inconscient. Je me rends compte que, quoi que ma raison ait voulu échafauder entre nous, je n'arrête pas de vous parler et de vous entendre par le biais du Roumain ».

Je relève l'équivoque par : « Votre couche de quoi ? »

Dans cette orbite nouvelle du signifiant « couche » comme sienne, l'analysant retrouvera la part manquante de sa construction. Il se retrouvera l'enfant qui aura pénétré dans l'atelier de son père à un moment où celui-ci s'était assoupi. Il se reverra en train d'étaler une couche fine de rouge sur le panneau en cours et d'être surpris par la joie à l'instant où il n'avait plus peur de son incursion sur le terrain du père. L'allégresse venait-elle du plaisir de peindre pour de vrai ou d'avoir entendu la voix de sa mère : « Que ton père va être content de ton aide ! Quand il découvrira ton si beau trait de pinceau, il voudra sûrement te faire inscrire aux Beaux-Arts... »

Le réveil du père n'a pas été aussi enthousiaste et le petit garçon a dû apprendre que « faire sa couche », même de peinture, à la place de celle du père est un plaisir qui se paye.

### 3. Le hors idéal d'un dire dans l'Autre

La mise en écriture de ces deux parcours analytiques me donne le sentiment que ces situations cliniques sont proches du fait même de leur différence. Le lien se fait autour d'un désir inconscient pour ces personnes de se défaire de leur marque identifiante. J'avancerais, qu'ils rejoignent un cas général : l'embarras du névrosé avec son nom propre, embarras accru ici par l'ambiguïté à l'endroit de la langue qui l'a nommé d'abord. Ceci est soutenu par le joint entre le symptôme et les traits prélevés dans la langue refusée ou oubliée. Cette conjonction insiste, nous l'avons constatée cliniquement, jusqu'à receler quelque chose du réel du sujet via sa jouissance.

À leur manière, chacun de ces analysants a essayé de balayer ses sensations pulsionnelles et, avec elles, sa dette de reconnaissance par laquelle passe toute appropriation de la langue maternelle toujours en quelque sorte étrangère du fait qu'elle vient de l'Autre.

Un tel dénouement est-il possible lorsque la scène du corps accepte le vide où l'Autre de la jouissance perdue s'exprime par des phonèmes errants venant d'au moins deux langues différentes ? Ces vocables phonématiques de l'Autre se reconnecteraient-ils autrement que par le symptôme et par la tendance à faire repousser les germes de la satisfaction première ?

À s'intéresser aux « condensations créatrices de plaisir », Freud sera amené à situer la source de l'inconscient dans l'infantile. Il dit précisément :

... les processus de pensée inconscients ne sont rien d'autre que ceux qui se trouvent mis en place dans la prime enfance, à l'exclusion de tout autre.  
(Freud, 1905/1988, 306)

La femme *Tubuca* et l'homme *Papillome*, souffraient-ils à l'entrée en analyse à cause « des forces morcelantes et falsificatrices » travaillant au bénéfice des besoins narcissiques de la mère et débordant sur les activités psychiques qui unifient et organisent ? Les éléments de leur cure donnent à le croire. Selon Michel de M'Uzan, qui insiste sur l'impact des ambitions phalliques maternelles, l'enfant en quête de son amour fera un cheminement doublement faussé, car :

d'un côté, l'Idéal du Moi qu'il continue de construire l'éloigne de plus en plus de ses aspirations narcissiques personnelles et de l'autre, l'imprégnation incestueuse de son Idéal du Moi risque toujours d'être démasquée par le Surmoi. L'exigence de perfection devient donc de plus en plus contraignante... (M'Uzan, 1994, 135)

Ma clinique me met en accord avec cet auteur sur ce qui m'apparaît être comme un désastre subjectif que de suivre une course perpétuelle à l'idéal. Mais dès lors que Michel de M'Uzan décrit l'Idéal du Moi comme « fait d'identifications contradictoires et trompeuses », j'entends qu'il s'agirait dans ces cas plutôt du moi idéal qui n'a fait que rater sa première identification aux insignes du père.

Souvenons-nous du raisonnement freudien selon lequel le refoulement est conditionné par la formation de l'idéal. Freud souligne par la suite la ténacité avec laquelle l'homme ne veut pas se passer de « la perfection narcissique de son enfance ». Il nous donne la mesure d'un tel processus, indiquant la dureté du renoncement liée à la libido. Ce sacrifice pousse l'homme à tenter de retrouver la satisfaction dont il a joui autrefois sous une nouvelle forme.

Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là, il était lui-même son propre idéal.  
(Freud, 1914/1985, 98)

La tâche de veiller sur la capacité narcissisante du Moi dans sa confrontation incessante à l'idéal reviendra au Surmoi. L'arène de rudes tournois psychiques s'avère être l'espace du ça. Suzanne Ginestet-Delbreil repère un ça proche du Grand Autre en tant que lieu des traces sur le corps qui forment un savoir insu. Ce savoir est à restituer au sujet dans le transfert et ceci par une mise en tension propice à l'enchaînement des signifiants.

Le ça, lieu de passions, d'inscription des représentants pulsionnels, inconscients mais pas au sens du refoulé, cette part du Moi où le sujet doit advenir, est aussi lieu d'accueil de l'Idéal du Moi. (Ginestet-Delbreil, 2006, 180)

La pertinence de cette lecture débouche entre autres sur la fonction de la sublimation articulée à la voracité de l'Autre maternel qui menacerait d'engloutir le sujet. Il s'agirait d'un moyen de suppléer à la fonction paternelle par une mise en série des signifiants tels que *devoir – dévotion – dévoration*. Une telle suppléance réorienterait l'objet de la pulsion orale par l'introduction de la voix de l'idéal de l'amour inconditionnel :

Tu ne me dois rien d'où je te dévore. (Lacan, 1969, 363)

L'Autre est institué ainsi comme une instance symbolique par laquelle l'Imaginaire du sujet est régulé à travers les inflexions de la voix. L'assomption en analyse de son discours inconscient engage le sujet à une coupure d'avec les illusions de l'Idéal du Moi et ses identifications aliénantes dans la jouissance.

Dans le trajet analytique de construction du fantasme, le trait unaire surgit comme faisant lien de contingence dans les représentations inconscientes du sujet. Pourquoi cette marque de l'identification symbolique ne signifierait-elle pas toujours un lien de connivence pour le même être parlant ?

Je me demande si la coupure, incontournable lors de la traversée du fantasme, serait tellement différente dans les situations d'enchevêtrement de plus d'une langue dans l'inconscient de l'analysant ou de l'analyste, ou des deux participants au dispositif analytique. Dans la mesure où, loin d'aspirer à un idéal de partage d'une langue maternelle commune entre les protagonistes, l'expérience de l'analyse est toujours singulière, je dirais que nous aurons autant de situations cliniques que de rencontres dans le transfert où ça parle. La langue y est forcément convoquée du fait de l'intrication pulsionnelle de l'amour et de la mort du névrosé et cela arrive lorsqu'il y a du

psychanalyste et ça tricote de nouvelles connexions signifiantes en parlant de ce qu'on ne sait pas. Dans notre pratique du bord, l'équivoque de l'interprétation pourrait y amener du sujet par le bout de la langue.

Luminitza Claudepierre Tigirlas  
20, impasse Beauvallon  
69800 Saint Priest  
France  
lumimolda@yahoo.fr

## Références

- AULAGNIER, P., 1975, *La violence de l'interprétation*, Presses universitaires de France, Paris.
- BATAILLE, G., 1970, *Informe*, in OC, t. 1, Gallimard, Paris.
- CELAN, P., 1963, *La rose de personne*, José Corti, 2002, Paris.
- FREUD, S., 1905, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, 1988, Gallimard, Paris.
- FREUD, S., 1914, Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, Presses universitaires de France, 1985, Paris.
- FREUD, S., 1921, Psychologie des masses et analyse du moi, in OC XVI, Presses universitaires de France, 1991, Paris.
- FREUD, S., 1937, Constructions dans l'analyse, in *Résultats, idées, problèmes II*, Presses universitaires de France, 1992.
- GINESTET-DELBREIL, S., 2006, *Narcissisme et Transfert*, Campagne Première, Paris.
- LACAN, J., 1961-1962, *Le Séminaire, L'identification*, Éditions de l'Association freudienne internationale, 2000.
- LACAN, J., 1966, Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, in *Écrits*, Seuil, Paris.
- LACAN, J., 1968-1969, *Le Séminaire, D'un Autre à L'autre*, 2002, Éditions de l'Association Freudienne Internationale.
- LACAN, J., 1974, La troisième, *Lettres de l'École freudienne*, 16, 1975, 177-203, Paris.
- M'UZAN, M. DE, 1994, *La bouche de l'Inconscient*, Gallimard, Paris.
- NASSIKAS, K., 1989, *Oralité et violence*, Harmattan, Paris.
- ROLLAND, J.-C., 2006, *Avant d'être celui qui parle*, Gallimard, Paris.
- TSVETAÏEVA, M., 1934, Le mal du pays, 1999, *Le ciel brûle*, Gallimard, Paris.